

Mouvance, mémoire et écritures bilingues dans la littérature franco-albertaine:

Marguerite-A. Primeau et
Paulette Blanchette-Dubé

Un organisme de l'UNESCO chargé de se pencher sur les langues en danger affirme que s'il existe plus de six mille langues dans le monde, certains chercheurs pensent que d'ici vingt-cinq ans, la moitié auront disparu : dans le monde actuel, 4% de la population parle 96% des langues.¹ Pour ce qui est des langues qui appartiennent à une communauté ayant produit des écrivains ou pouvant en produire, il est toutefois permis d'évoquer la logique de « l'écologie du réel » dont parle Pierre Nepveu² dans son essai du même titre, et dont le sous-titre souligne précisément le besoin de repenser le mode d'être de la littérature (québécoise en l'occurrence) sous l'angle de sa « mort et [de sa] naissance ». Cette perspective encourage à penser une langue par rapport non pas à « sa » perte, mais à « une » perte, voire à des pertes, et ce, en mettant l'accent sur leur corollaire, à savoir, des gains ou des renaissances. Paré souligne en effet que, si perte il y a, c'est bien celle de la permanence (12), ce qui a pour conséquence que l'espace qui se creuse « devient le lieu d'un travail constant d'approximation de soi et des autres » (13). Du coup, il est possible de saisir les minorités au point de vue de leur résilience et de leur dynamisme, c'est-à-dire dans une « temporalité transformatrice » (67).

Chez les écrivains, cette mouvance se traduit par des « pratiques de la dislocation » qui travaillent et façonnent l'écriture, dont le *shifting*, la diglossie, l'assimilation et le compromis, qui témoignent du rapport quotidien à une altérité majoritaire ou dominante et, du coup, du besoin d'accommoder l'Autre et surtout la *langue* de l'Autre. Au Canada, en l'occurrence, point

n'est besoin de souligner que le dialogue interculturel se fait presque toujours dans la langue anglaise, et cela pose une question brûlante: qu'en est-il donc de l'intégrité de la langue première? L'importance primordiale de cette question réside dans ce que la survie de la culture « dans sa différence » (Paré, 28) est inextricablement liée à la survie de la langue première. Si cette langue est fragile et menacée, en porteront les traces l'identité qui se construit en elle ainsi que la mémoire fortement liée à elle et dans laquelle se réalise la différence. Or, dans la mesure où toute forme d'appropriation et toute persistance *dans* le temps et *malgré* le temps reposent sur la langue première, c'est elle qui permet aux communautés dominées d'échapper à l'espace problématique de la domination (*op. cit.*). Cela suggère que, même en voie de disparition, la langue première conserve une importance primordiale au point de vue identitaire. Voyons cela dans la littérature franco-canadienne la plus minoritaire de toutes, celle du Far-Ouest,³ puisque, en raison de sa fragilité, les questions de la survie de la langue première, de son usage, de son statut et de ses rapports profonds avec l'identité individuelle et l'identité collective se posent d'une manière singulièrement poignante à son égard.

Francophonie albertaine : contexte socio-linguistique, « bi-langue » et écritures bilingues

Au point de vue de leur invisibilité relative par rapport aux francophones du Manitoba, les Franco-Albertains partagent un même statut (ou manque de statut) avec les Fransaskois et les Franco-Colombiens, mais au point de vue de l'institution littéraire, les premiers s'avèrent singulièrement démunis. La Saskatchewan a une maison d'édition francophone, La Nouvelle Plume, qui, grâce au dévouement d'un certain nombre de bénévoles, fait paraître en moyenne entre trois et cinq titres par an, tandis que les Éditions du Phare-Ouest de la Colombie-Britannique fonctionnent sur un mode similaire pour produire non seulement moins de titres par an, mais sans pouvoir se consacrer uniquement à des ouvrages proprement littéraires. En Alberta, l'écrivain voulant publier en français doit intéresser une maison d'édition située en Saskatchewan, au Manitoba ou en Ontario, ou bien s'autofinancer.⁴

Dans les années 1950, cependant, celle qui allait devenir le premier auteur de langue française originaire de l'Alberta a dû chercher un éditeur au Québec. Le premier roman signé par Marguerite-A. Primeau a donc paru en 1960 chez Fides à Montréal. Depuis lors, elle propose ses manuscrits aux Éditions du Blé ou bien aux Éditions des Plaines, toutes deux situées au

Manitoba, mais c'est toujours avec le sentiment que si elle était franco-manitobaine, on s'occuperait mieux d'elle. Or, compte tenu du peu de légitimité sociale et institutionnelle attribuée à la production littéraire d'expression française en Alberta, il n'est pas étonnant de constater que les écrivains d'origine franco-albertaine arrivés sur la scène littéraire depuis les années 1980 ont tendance à écrire dans la langue majoritaire. *Counterpoint* de Marie Moser, publié en 1987, *Madeleine and the Angel* et *The Last Sigh* de Jacqueline Dumas, publiés respectivement en 1989 et 1993, et *Talon* de Paulette Blanchette-Dubé, publié en 2002, en témoignent.⁵ Ces ouvrages sont publiés par des maisons d'édition anglophones, mais la langue française joue un rôle dans chacun d'entre eux, bien que d'une manière singulièrement significative chez la cadette, Blanchette-Dubé, pour qui la langue maternelle est devenue une langue seconde qu'il faut toujours réapprendre, voire réinventer.

Pour théoriser la situation linguistique de ces écrivaines de langue anglaise dont la langue maternelle est le français—*canadien*, faut-il préciser, afin de souligner qu'en réalité, il s'agit d'un idiome double, puisqu'il connaît une forme écrite « classique » et un dialecte parlé—, le concept de « bi-langue », élaboré par l'écrivain marocain Abdelkebir Khatibi, s'avère utile. Dans le but de rendre compte de sa situation dans un contexte culturel multilingue, qui fait que son travail d'écrivain ressemble à celui des traducteurs, Khatibi affirme que la « langue 'maternelle' est à l'œuvre dans la langue étrangère », que le va-et-vient d'une langue à l'autre est permanent, mais qu'il est « extrêmement difficile à mettre au jour ». ⁶ Postulant que l'écriture participe du processus linguistico-identitaire collectif toujours en évolution,⁷ nous proposons d'étudier la littérature franco-albertaine sous l'angle de la « bi-langue », c'est-à-dire au point de vue des rapports changeants entre le français, langue maternelle et « officielle », mais non moins minoritaire pour autant, et l'anglais, langue de l'altérité majoritaire, et ce, d'abord chez le doyen des auteurs francophones natifs du Far-Ouest canadien, Marguerite-A. Primeau, et ensuite, chez l'écrivaine franco-albertaine la plus récemment arrivée sur la scène littéraire, Paulette Blanchette-Dubé. Toutes deux ont été élevées dans un village majoritairement francophone pour ensuite aller habiter un espace majoritairement anglophone. Toutes deux, par conséquent, maîtrisent parfaitement la langue dominante, à l'écrit aussi bien qu'à l'oral. Cependant, tandis que Primeau a toujours écrit principalement en français, tout en recourant à un certain nombre de mots de la langue anglaise, Blanchette-Dubé écrit, elle, en anglais, tout en insérant un certain nombre

de passages en français. Primeau, en qui nous voyons le porte-parole d'une minorité résignée, mais qui refuse avec ténacité de se laisser assimiler à son entourage anglophone, justifie sa pratique bilingue par le souci de respecter une certaine vraisemblance sociolinguistique ambiante : le francophone du Far-Ouest est bilingue. Pour Blanchette-Dubé, par contre, il s'agit plutôt de témoigner de l'importance de la langue maternelle, même lorsqu'elle se trouve en voie de disparition. Avec le temps, le processus de traduction entre la langue maternelle et la langue anglaise représente un défi de plus en plus grand pour Primeau, mais elle a toujours essayé de produire un texte « de langue française ». Blanchette-Dubé, au contraire, inscrit consciemment et explicitement sa situation d'écrivain « bi-langue » dans son écriture.

Il en résulte deux sortes de rapports aux langues officielles du Canada et, du coup, deux sortes d'écritures « officiellement » bilingues. Or, le manuscrit auquel Primeau travaille actuellement, cinquante ans après avoir terminé celui de son premier roman, révèle que chez cette auteure on ne peut plus fidèle à la langue et à la culture francophones, et qui, de plus, s'applique à toujours écrire dans un français aussi soutenu que possible, il y a eu mouvance dans ses rapports à la langue dominante. En comparant l'écriture bilingue de son premier roman à celle du manuscrit que nous venons de mentionner pour ensuite nous pencher sur les rapports entre les deux langues officielles du Canada dans le premier roman de Blanchette-Dubé, nous visons à révéler concrètement non seulement dans quelle mesure le passage du temps influe sur la porosité de la langue minoritaire vis-à-vis de la langue dominante, mais aussi l'importance capitale pour la culture minoritaire des pratiques littéraires bilingues.

Marguerite-A. Primeau

Marguerite-A. Primeau, née dans le village franco-albertain de Saint-Paul-des-Métis en 1914, mais vivant à Vancouver depuis 1954, parle et écrit parfaitement en français et en anglais, même si actuellement, la professeure émérite de la University of British Columbia vit presque exclusivement en anglais depuis vingt-cinq ans. Encore étudiante à la University of Alberta, Primeau s'était fait dire par son professeur de création que si elle voulait être publiée et lue, il serait préférable d'écrire en anglais. Elle a toutefois décidé d'écrire en français et, aujourd'hui, elle est l'auteure de cinq publications dont la première, écrite pendant les années 1950, a paru en 1960 chez Fides à Montréal. Depuis lors, elle a également signé deux autres romans et deux recueils de nouvelles, tous parus entre 1983 et 1996. En

outre, elle a produit un manuscrit encore inédit et un autre, inachevé pour le moment. Qu'il s'agisse là d'un cas unique, cela ne fait aucun doute. Dans sa préface au deuxième roman de Primeau, E.D. Blodgett a débuté son texte de la manière suivante: « Qui est, me suis-je demandé plus d'une fois, qui est Marguerite Primeau, et d'où vient-elle? Si j'ai posé ces questions, c'est que la présence d'un écrivain d'expression française dans l'Ouest est extrêmement rare. » Effectivement, la littérature d'expression française écrite par des francophones vivant en Alberta est signée principalement par des écrivains arrivés d'ailleurs, mais jusqu'ici, ceux-ci ne sont ni nombreux ni du calibre de Primeau. L'Ouest francophone semble s'en être rendu compte seulement récemment.

Depuis octobre 2004, les Éditions des Plaines ont réédité son prix Champlain, *Sauvage-Sauvageon*, vingt ans après sa parution, les Éditions du Blé ont réédité son second recueil de nouvelles, *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant*, huit ans après sa parution, augmenté de deux textes. Fides s'étant désintéressé du premier roman de Primeau, épuisé depuis belle lurette, les Plaines en ont fait paraître une deuxième édition en été 2005. En outre, son prix Champlain a été traduit en anglais en 1999, son premier recueil de nouvelles, *Le totem*, l'a aussi été en 2002, et son deuxième roman, *Maurice Dufault, sous-directeur*, connaîtra un sort pareil avant la fin de 2005. Toute cette activité autour de l'œuvre d'une écrivaine aujourd'hui nonagénaire témoigne du peu de renouvellement dans le milieu littéraire, mais aussi et en même temps de l'intérêt que la communauté manifeste enfin pour les ouvrages d'une auteure de la francophonie « locale ».

Roman du terroir, version franco-albertaine

Dans le muskeg, paru en 1960, traite de la fondation et de l'évolution d'une communauté francophone du Nord albertain, Avenir, destinée à l'assimilation à l'anglais. Le narrateur s'exprime dans un français entièrement normalisé tout au long de l'ouvrage, mais comme la critique l'a montré, la préoccupation de la fragilité de la langue d'appartenance, textualisée à plusieurs endroits dans la diégèse, s'exprime également au plan de l'écriture, notamment par la textualisation en italique d'unités linguistiques dans la langue anglaise.⁸ Ainsi mises en relief et visuellement détachées du texte écrit en français, lequel, du coup, s'en trouve perturbé, ces unités figurent la culture dominante perçue comme une force indésirable qui s'immisce petit à petit dans le village francophone. Il s'agit d'abord de toponymes et de termes géographiques ou ethnographiques, dont le *muskeg* éponyme et le *homestead*.

Ces deux termes fonctionnent initialement à titre informatif, mais leur répétition finit par faire écho au danger d'engloutissement qui plane sur l'avenir. Ajoutons à cela la catégorie lexicale qui suggère le plus éloquemment l'inévitable marginalisation de la communauté francophone, celle qui consiste en des métonymies de la puissance politico-économique moderne des anglophones, dont *businessman* (161), la *Royal Canadian Air Force* (171), le *Calgary Power Company* (180), la *United Church of Canada* et la *O'Malley Mink Farm* (181). Vient ensuite l'énonciation en discours direct de paroles exprimées en anglais à chacun des moments clés de l'histoire. Parmi ces derniers, le plus poignant, comme le précise Estelle Dansereau, est l'alerte au feu qui s'exprime uniquement en anglais: « *It's the Catholic Church, crièrent des jeunes gens qui passaient en trombe. The Catholic Church is on fire* » (210; nous soulignons.). C'est dire le *naturel* avec lequel le francophone du Far-Ouest parle en anglais, même pendant le premier tiers du 20^e siècle. Primeau prétend que ce roman ne fait qu'évoquer « la réalité » de la francophonie albertaine d'alors, mais il me semble que même si ceux et celles qui ont activement épousé la cause francophone dans le Far-Ouest *acceptent* l'anglicisation de leur langue et par conséquent de leur identité, car ils n'ont pas le choix, même si *l'Autre*, anglophone, n'est pas considéré comme un « ennemi », le rapport du Franco-Albertain à la langue dominante n'est pas dépourvu d'une certaine tension.

En témoigne le seul passage du roman où l'italique ne souligne pas l'étrangeté de l'anglais. Un prêtre catholique francophone et un pasteur protestant anglophone se parlent, chacun dans la langue de l'autre. Le narrateur nous informe que le français de Monsieur Albright est de la même qualité que l'anglais du Père LeTourneq. En effet, lorsque l'un dit: « Bonn'jour, monn Père. Je souis venou vous demann' der l'hospitality pour la nouit », l'autre réplique: « Zat's fine. . . Come een, an' do like at 'ome. » (115) Il s'agit apparemment d'une réciprocité respectueuse, d'une contamination linguistique mutuelle, mais le pasteur étant malade, le prêtre le soigne de manière à contaminer son corps également :

—Drink zis, dit-il, approchant des lèvres du malade la boisson toute fumante.

—C'est très bonn. . . But what is it ?

Le Père LeTourneq attendit que le bol de vin fût vide.

—Ça, Monsieur le Pasteur, c'est du vin de messe. Bien sucré et bien chaud. Tout ce qu'il faut pour soigner une mauvaise grippe.

—What ?

De surprise et d'indignation, le ministre protestant avait presque bondi hors de son lit.

Le missionnaire le poussa doucement sous les couvertures, le borda, puis ajouta, les yeux pétillants de malice:

—Dormez bien, Monsieur Albright. Je vous jure que mon vin de messe ne fera pas de mal à un bon protestant comme vous. (116)

Qu'il s'agisse d'une petite victoire pour le francophone, cela se remarque par les paroles du curé qui, une fois son coup réussi et jusqu'à la fin de la séquence, s'adresse à l'anglophone en français.

Écrire la ville au vingt-et-unième siècle

Quatre décennies et demie après la publication de *Dans le muskeg*, Primeau est en train de travailler au manuscrit d'un roman intitulé provisoirement *Errances dans la ville et dans le temps*, le récit de trois sans-abri qui vivent à Vancouver.⁹ L'épigraphe est un extrait de *Childe Harold* de Byron: « But there are wanderers O'er Eternity / Whose bark drives on and on, and anchor'd / Ne'er shall be ». Le protagoniste narrateur de la première partie est un plongeur de poubelles qui décrit ainsi son occupation principale: « Je me raconte mes tournées d'inspection. Je commente les faits et gestes de mon public déduits d'après la condition, la richesse ou encore la diversité de leurs déchets. On pourrait dire que c'est une sorte de *Commedia del l' arte* des ruelles. » Ce faisant, le narrateur s'arroge le droit de monologuer « en français, en anglais, comme ça [lui] chante », et se sent libre d'ajouter du « piquant » à ses récits au moyen de bribes en italien, en allemand ou en arabe, cueillies au cours de ses nombreuses balades à l'étranger. Ainsi, son récit est ponctué d'emprunts à d'autres langues que le français, dont certains ont une signification plus que référentielle. Les énumérations de marques de commerce et de toponymes remplissent une fonction principalement référentielle: le « je » affirme, par exemple, que lorsqu'il trouve « des fonds de bouteille de *Glenlivet*, de *London Dry Gin* ou de *Chivas Regal* », il en fait cadeau à ses anciens copains de Pigeon Square ou que, la nuit venue, il dort à la belle étoile au fond d'une forêt près de la plage Spanish Banks d'où il aperçoit, au loin, « le blanc brillant de la coupe des montagnes Cypress, des sommets de Grouse et de Seymour ». Mais il en va autrement des mots de la langue anglaise qu'il choisit librement d'employer, comme lorsque, en admirant le bric-à-brac qui est le sien, il s'exclame sur un mode poético-ironique « *Dumpster divers!* », ou bien lorsque, en louant le Seigneur dans trois langues, la langue maternelle occupe la troisième position: « *Allahu Akbar! God is great!* Bénissons-le et profitons de ses bontés. » Viennent ensuite les concepts ou substantifs qui, ayant bel et bien un équivalent en

français, paraissent en anglais, telles l'occupation de son amie, une « *busker* », tandis que le texte affirme bien ailleurs qu'il s'agit d'une musicienne de la rue, ou bien, la mise en valeur de l'invitation qu'il tend à la musicienne : « Pas question de sandwich au jambon ou de hamburger [. . .] ou de mettre [de l'argent] de côté 'for a rainy day' », déclare-t-il. Mais c'est le récit d'un trajet en particulier qui dit le mieux le besoin de l'anglais pour parler de certaines réalités. Se dirigeant jusqu'à l'entrecroisement des rues Main et Hastings dans le *Downtown East End*, le narrateur explique que c'est le quartier portuaire de la ville, où d'aucuns « se dissimulent pour se shooter à l'héroïne » et où, pour arriver à la destination visée, il doit se faufiler parmi les « pauvres gueux » et entre les « junkies » du coin.

Il semble que le narrateur intègre des mots en anglais à son discours d'une manière tout à fait « naturelle », mais une autre analepse révèle son rapport problématique à la langue anglaise et, exceptionnellement, à la culture anglophone, associée, comme pour Aron dans *Dolce agonia* de Nancy Huston, au matérialisme et, par conséquent, à la perte d'une époque heureuse. À l'âge de neuf ans, en effet, le bonheur d'une enfance vécue dans la prairie prend fin lorsque le père est remplacé auprès de la mère par un homme vulgaire mais riche. L'enfant se trouve alors brusquement propulsé dans un monde anglophone : « je me suis retrouvé avec un *stepfather*. Plus de Papa! [. . .] Bud était maintenant mon *Dad* [. . .] et j'ai compris tout d'un coup que les choses ne seraient plus jamais les mêmes, qu'on avait brouillé les cartes et que je n'étais plus qu'un pauvre *joker* qu'on pouvait oublier ». Commence alors une nouvelle vie pour le garçon désormais privé non seulement d'affection, mais aussi de son nom. Le trio parti en croisière aux Caraïbes, le nouveau mari monopolise la mère—celle-ci, du reste, devient « une *Mother* »—et lorsqu'il voit le garçon toujours appuyé contre le bastingage, il le rebaptise « Ramp Kid ». Comme les adultes sont plus intéressés à accumuler des « laps » en arpentant la promenade du bateau qu'à passer du temps avec le garçon, celui-ci est laissé à lui-même. De temps à autre, le *stepfather* lui lance un « *Hi, Ramp Kid* » ou lui conseille : « Take it easy, Kiddo. Enjoy life. » À la fin, Bam-Bang, un des « *cabin stewards* [. . .], un colosse noir, natif d'un petit village de l'Indonésie », s'intéresse à l'enfant et lui sert d'ami et de père. Ainsi, des années plus tard, lorsque le plongeur de poubelles pense à son père, celui-ci surgit sous les traits d'un Indonésien au « visage noir rayonn[ant] du plus beau sourire » que le narrateur ait jamais vu et que, de plus, le temps et les errances ont contribué à réinventer :

Je l'imaginai chef de tribu, roi de la jungle, portant manteau d'hermine et casque d'acier orné d'une plume d'aigle. Pourquoi une plume d'aigle? Je me rappelle les Amérindiens de chez nous et leurs tam-tams, la plume d'aigle toute droite dans la chevelure du chef. Et cela me semblait tout naturel que Bam-Bang dans son pays, chef d'État ou de la jungle, porte cet insigne royal.

Une telle fusion signale l'importance d'une communauté affective dont le caractère interculturel signifie à la fois une perte et un gain: la disparition du père signifie l'effritement de la famille traditionnelle homogène et du coup la « langue maternelle » se déplace pour devenir une source d'inévitable aliénation, mais le vide qui s'est creusé est aussi un espace d'ouverture et d'innovation. Le village franco-albertain que le plongeur de poubelles porte en son cœur et qui lui permet de continuer de devenir autre tout en restant lui-même est marqué d'une blessure, mais aussi de la greffe guérissante d'un second village, indonésien, auquel vient s'ajouter une autre couche identitaire qui, elle, provient de l'autochtonie nord-américaine.

Cette impureté possède une force identitaire indéniablement efficace puisque, des années plus tard, le francophone qui vit parmi les ordures ménagères d'une ville anglophone va inexplicablement vers une errance toujours plus extrême, mais sans pour autant se perdre. Il proteste peu contre son sort, fait de son mieux pour survivre, et sa survie lui procure même une certaine fierté, comme si elle mettait en valeur les bribes d'un passé révolu qu'il réussit à transformer en une sorte de refuge. Car ce sont en effet ses souvenirs qui l'aident à tolérer l'incertitude de l'ici-maintenant. Si minime soit-elle, sa résistance s'exerce dans le souci de laisser surgir sa langue maternelle dans la langue majoritaire, « étrangère » et maîtresse de l'espace public, là précisément où la langue minoritaire reste exilée, refoulée dans le for intérieur du francophone. Il s'agit d'un acte subversif toutefois, surtout dans la littérature, bastion de l'unilinguisme. Marguerite-A. Primeau, aux tendances plutôt « puristes », accepte tout à fait que, dans le quotidien, la vie publique se passe exclusivement anglais. Du côté publication, elle pratique cependant un art de l'inversion en construisant des univers utopiques où tout se passe principalement en français pour ne laisser à la langue publique qu'un rôle occasionnel. Or, quelle signification attribuer au fait que, par rapport au reste de son œuvre, le manuscrit auquel travaille Primeau multiplie les occurrences où des bribes d'anglais prennent place? Dans la perspective de la « bi-langue », cette ouverture à la langue anglaise révèle à quel prix l'auteure a précédemment produit ses ouvrages généralement unilingues : en relâchant les contraintes langagières qu'elle s'est imposées jusqu'ici, autrement dit, en se servant moins du dictionnaire dans le but de

« chasser le naturel », c'est-à-dire l'influence de la langue anglaise, il revient, non pas « au galop », certes, mais il revient tout de même. Pour les écrivains de la nouvelle génération, les efforts déployés par la doyenne de la littérature franco-albertaine pour tout écrire en français ont plutôt valeur d'exemple pour qui tente de ne pas tout écrire en anglais.

Une francophonie minoritaire ouverte

Or, selon la phrase que Paulette Blanchette-Dubé¹⁰ met en exergue au début et à la toute fin de son roman, *Talon*, paru en 2002, les débris identitaires sont impossibles à oublier : « In the end, what we need to survive is maimed, burnt, and broken but refuses to be forgotten. » Le roman souligne néanmoins le besoin de veiller à ce que les morceaux d'une identité estropiée ne se perdent pas en réinventant le rôle traditionaliste des gardiens de la culture. Aussi tous les personnages principaux de *Talon* possèdent-ils des pouvoirs que d'aucuns considèrent comme « occultes », tandis que ceux qui jouent le rôle de gardiens de la mémoire collective ont, de plus, des « dons » (77) de « rameneurs » (123; écrit ainsi dans le texte original) ou de guérisseurs. Ceux-ci possèdent une force intérieure qui leur permet de raccommoder les os brisés pour qu'un individu puisse fonctionner et ne plus avoir de douleur, et il en va de même pour leurs paroles qui servent à recoller, pour ainsi dire, différents fragments de souvenirs qui, laissés dans un état dispersé, isolé, ne pourraient contribuer à construire une mémoire identitaire collective. Le roman est ainsi ponctué de parcelles de patrimoine provenant de textes divers : chansons, histoires, recettes, prières, conversations, lettres, entrées de journal intime et rêves. Qu'ils soient partiels ou complets, le récit suffit pour que le « French-Canada », écrit avec un trait d'union dans le roman, puisse fonctionner et calmer la souffrance liée à la crainte de voir disparaître sa première identité.

En racontant l'histoire de quatre générations de deux familles ayant quitté la Gaspésie vers 1873, les Morin et les Trefflé, le roman mime la manière dont un souvenir flou, mais qui s'obstine à durer, exige du temps et souvent un travail d'enquête avant de se cristalliser au point de pouvoir participer à une prise de conscience. La difficulté de l'entreprise mémorielle et identitaire et, par conséquent, l'effort exigé par sa réalisation sont démontrés dans et par le texte même. L'exemple de l'identification des personnages suffira pour faire apprécier cette caractéristique. Le récit mime la mémoire en suivant un ordre achronologique, et puisque les personnages sont nombreux et que les liens entre eux sont complexes, le lecteur a

l'impression de les voir apparaître, puis disparaître et, parfois, réapparaître. La difficulté de se souvenir de l'identité et des actes de chacun des personnages ainsi que des liens entre eux oblige le recours aux deux tableaux généalogiques fournis par le roman, l'un à la page dix, l'autre aux pages 76 et 77, mais la nécessité de s'y référer constamment brise le rythme de la lecture. Il est fort probable que, avant de se rendre compte de l'importance d'y mettre un signet, plus d'un lecteur se trouve maintes fois en train d'essayer de se creuser la mémoire ou de retrouver certains passages déjà lus ou encore de chercher les pages où paraissent les tableaux. N'est-ce pas là un aperçu du fonctionnement de la mémoire dans le temps? Personnages et lecteurs font l'expérience d'une sorte de recherche du temps perdu.

Langue de la mémoire

Source à la fois de souffrance et d'identité, comment la langue mémorielle est-elle représentée dans le texte romanesque, dans sa mouvance, dans sa fragilité toujours menacée de disparition mais sans pouvoir disparaître? L'on devine aisément le surgissement du français sous la forme d'attendrissements ou d'une unité lexicale figurant dans un passage écrit en anglais, mais chez Blanchette-Dubé, de telles inscriptions¹¹ peuvent faire partie d'un réseau de significations. Nous en donnerons ici un exemple qui servira également à donner une idée de la complexité de l'ouvrage.

La séquence en question prend la forme de la transcription d'une conversation enregistrée au cours de laquelle Phélice, une jeune femme de la quatrième génération des Trefflé, se montre désireuse d'apprendre cent ans d'histoire familiale. L'aide-mémoire est le journal d'un des six locuteurs, livre polytextuel qui contient, entre autres, photos, lettres et recettes. Ces dernières, affirme la propriétaire du journal, ont une valeur mémorielle inestimable, car elles aident à rappeler des histoires. Figure alors une lettre contenant la recette pour la « Tête au Fromage », que l'épistolière, la sœur de la propriétaire du journal, dit savoir de mémoire : « Other people might say this is wrong, but it is all I know », écrit Annie (91), en suggérant qu'il en est de même pour tout souvenir ainsi que pour la pratique « bi-langue » de l'écriture. Les directives que le texte fournit ensuite pour détailler la préparation du plat incluent forcément le dépeçage d'une tête de cochon, mais l'épistolière suggère qu'il s'agit de déshumaniser la chose (« Remove eyeballs, ears, and nose, otherwise you can hardly stand to look at the thing! » ; 92). Ensuite, le journal insère une photo. Les locuteurs identifient les grands-parents paternels de Phélice, mais la conversation s'interrompt

aussitôt pour textualiser un poème écrit à la troisième personne qui raconte le sadisme incestueux exercé par le grand-père qu'on voit sur la photo, Baptiste Trefflé, sur sa très jeune fille (« Pokes her with a burning stick » ; *op. cit.*). Celle-ci parle peu, précise le poème, car elle sait ce qui arrive à la viande fraîche. Lorsque la conversation reprend, c'est autour de la recette de deux remèdes contre une toux persistante et la douleur à la poitrine. Celle de la mouche de moutarde se termine sur le commentaire : « Will burn ». L'autre remède dont la recette suit immédiatement n'est pas identifié, mais à l'endroit où devrait paraître son nom, on peut lire les paroles « Ferme-toi » (93). La relecture révèle le lien entre le commentaire au sujet du danger de la mouche de moutarde et l'impératif qui précède la seconde recette, d'une part, et, d'autre part, la fonction de ce lien, car il sert à re-focaliser le récit de la violence de Baptiste Trefflé.

Ce souci d'une structuration complexe s'illustre d'une manière encore plus cohérente à l'endroit des chansons qui, de plus, disent l'importance et la « permanence » de la mémoire liée à la langue maternelle de l'enfance, tout imparfaite soit-elle. Assimilées à force de répétition, apprises inconsciemment puisqu'elles faisaient simplement partie de *l'habitus* de l'enfant, elles semblent former une partie essentielle de soi. En effet, Rubis Morin, dont le meurtre motive le départ de la Gaspésie des deux familles Trefflé et Morin, a écrit dans son livre de souvenirs que l'endroit dans le corps où sont conservées les vieilles chansons est également le site de la provenance du sang.¹² Il s'ensuit que pour les chansons, comme pour les traits ataviques, les personnages les ont « dans le sang ». Le roman, par conséquent, fonctionne de manière à souligner ce lien.

Talon intègre le texte de onze chansons en français, toutes traditionnelles, hormis deux composées par l'auteure et l'une attribuée à Adam Hebert.¹³ Une seule chanson de langue anglaise y figure, « I fall to pieces » (138), mais si elle occupe une place dans la diégèse, le texte ne donne que son titre et, de plus, son thème, qui prétend qu'on peut mourir d'un cœur brisé, est supplanté par celui de la chanson où il s'agit d'une femme qui, à la mort de son mari, l'entraîne dans le jardin où elle invite pigeons et corneilles à le manger! (122-23). Les chansons françaises, en revanche, surgissent souvent et sous des formes diversement fragmentées, imprimées le plus fréquemment sur une page autrement écrite en anglais, et ce, tantôt dans le corps du texte, tantôt insérées au milieu d'une phrase, parfois dans le discours d'un personnage ou parfois encore, dans celui du narrateur ou de la narratrice, ou bien dans la marge ou sur une page de titre. Certes, elles imprègnent le

roman d'une saveur distinctement française, mais puisqu'elles ont une fonction structurante, leur textualisation n'est jamais aléatoire.

Dans le poème dont il a été question plus haut, la torture de l'enfant, la « Little blonde girl », est racontée explicitement, mais l'évocation de son viol répétitif est confiée, sur le mode ironique, certes, à deux vers d'une chanson:

Après de ma blonde, qu'il fait bon, fait bon, fait bon.

Après de ma blonde, qu'il fait bon dormir. (93)

D'autres chansons paraissent à deux ou à plusieurs reprises, chaque fois sous une forme différente et en rapport avec divers événements reliés entre eux. Elles en viennent de la sorte à changer légèrement de signification, de manière à suggérer à la fois le caractère collectif de la mémoire et sa mouvance: si la mémoire collective habite différemment les individus d'une même communauté, elle finit tout de même par influencer sur l'évolution de toute la collectivité. Prenons par exemple la chanson « Un Canadien errant » dans laquelle l'errant, « Banni de ses foyers, [. . .] Parcour[t] en pleurant / Des pays étrangers ». Lorsque Baptiste Trefflé avait six ans, son père et ses frères ont commis un meurtre en Gaspésie. Le père décide alors « So we go ouest, / me and la bonne femme and Baptiste » (39). Et il chante « Un Canadien errant » dont le texte reproduit initialement quatre strophes. Trente-trois pages plus loin et cinquante-huit ans plus tard, lors de la fugue de la fille que Baptiste Trefflé a rendue enceinte après l'avoir violée à plusieurs reprises, la première strophe de la même chanson est re-textualisée, chantée par le personnage qui focalise le récit de la fugue. La réapparition de la chanson suggère que le bannissement et les pleurs qu'elle provoque prolongent une tradition familiale, mais puisque la raison du départ a changé, il y a eu mouvance. La jeune fille va vers un nouveau commencement, prometteur d'une vie améliorée: elle prendra un remède pour provoquer l'avortement, apprendra à se faire une place au sein de la famille Morin et arrivera peu à peu à ravoir de la tendresse et de l'affection dans son univers personnel, mais sans pour autant pouvoir jamais débarrasser les tréfonds de son être du souvenir de l'abus paternel. Comme la chanson nomade par excellence, la violence fait partie de son identité.

L'écriture « bi-langue » hautement intertextuelle et stratégique de Blanchette-Dubé évoque non seulement la manière dont il faut lire et comprendre les questions reliées à la culture francophone minoritaire, mais aussi le fonctionnement de la mémoire avide de toujours trouver un nouvel équilibre permettant de modifier les paramètres de la vie. Comme elle le fait pour la langue première si indispensable à la survie de la culture dominée,

mais dont l'intégrité n'est plus une réalité, l'écriture réinvente également la mémoire. Celle-ci n'est plus totalisante, mais reconstruite à partir de souvenirs et de savoirs personnels, individuels dont la réactivation s'avère une subversion de l'ordre socio-politique qui, à l'aide de préjugés, de stéréotypes et de dogmes qui sévissent dans le quotidien contre les mémoires individuelles et collectives de la *différence*, les force à se réfugier dans un souterrain. L'écriture révèle ce souterrain¹⁴ comme s'il s'agissait de retourner un gant, et fait découvrir la plaie causée par une violence multiforme—l'Anglophone majoritaire se doute-t-il seulement de la violence qu'il fait subir à l'*autre* culture officielle par le seul fait de déformer la prononciation d'un patronyme français? Dans cette perspective, on pourrait dire que l'état dans lequel se trouve la langue première chez le locuteur minoritaire porte les blessures occasionnées par un rejet concerté. Chez Blanchette-Dubé, ces blessures ont une valeur identitaire, car au lieu d'empêcher l'épanouissement personnel et culturel des personnages, elles sont portées dans la mémoire et dans le corps comme un destin et servent à stimuler la lutte pour ne pas disparaître. Aussi contribuent-elles à définir la manière d'être dans le monde du minoritaire. C'est ainsi que, tout comme pour l'abus paternel, cette autre forme de violence est racontée, elle aussi, en anglais et sous la forme d'un poème :

Let us say this

Now, this is for everyone who

Speaks our family name as a mouthful of hot spiders. For everyone

Who told us to go home if we dared

Slather our language between loaves of laughter. We remember

That for every inch that some find us useful,

There is a mile of wide prejudice.

We do not speak the rock of Gaspé, the sibilant waters of the Saint Laurent.

We do not speak the cliffs and shores of salt any longer.

We imbibed sky and wind, earth, animals and woods of here.

We are from here.

We are here, this is us.

We are the French-Canada

That lives as jewels in the earth,

The French-Canada

That fashions medals to protect the maimed of this earth. (175-76)

Conclusion

Il en découle que, chez le cadet des écrivains d'origine franco-albertaine aussi bien que chez le doyen, la mémoire s'avère précieuse et nécessaire pour la culture et l'identité des minoritaires, devenues estropiées, fragiles

et impures. Tout souvenir de la langue maternelle est d'une importance primordiale car, invariablement liée à l'idée d'une première identité « authentique », elle donne l'impression d'avoir toujours fait partie de soi et de son univers intime. Or, il arrive que lorsqu'on ne sait plus parler couramment sa langue première, celle-ci subsiste sous la forme de fragments de discours fixes, appris « en bloc » pour ainsi dire, tels les chansons, proverbes, tournures phatiques, interjections et attendrissements. Aussi le rappel d'un tel élément culturel associé à l'enfance donne-t-il le sentiment de retourner aux sources et, par conséquent, d'avoir conservé quelque chose de l'identité première. S'estimant ainsi « ancré » dans quelque chose de foncièrement soi, le minoritaire se sent libre de s'ouvrir à autrui et d'accumuler des mouvances de tous genres. Chaque déplacement implique *des* pertes (et des gains), mais cela ne lui fait presque rien s'il sait qu'il n'aura pas à risquer « la » perte de soi.

À force de réactualiser des bribes du passé dans le présent et des éléments de la langue maternelle dans la langue étrangère majoritaire—il peut s'agir de publier au Canada anglais un ouvrage écrit en français ou bien d'inscrire certains passages de langue française dans un ouvrage de langue anglaise—, l'écrivain issu d'une culture minoritaire inscrit des fragments de sa culture dans la culture dominante et, ce faisant, confère à celle-là une valeur à la fois indélébile et changeante. Pour écrire comment cela se passe au sein de la francophonie du Far-Ouest, Marguerite-A. Primeau et Paulette Blanchette-Dubé ont besoin de la langue française et de la langue anglaise. Cela confirme, particulièrement dans le cas de celle qui a la plume la plus enivrante de la francophonie de l'extrême Ouest actuel, que leur langue et leur culture premières survivent, « à la remorque » du bilinguisme officiel. Cela fait souffrir, mais la « surconscience »¹⁵ de cette fragilité semblant faire appel à une vigilance tout à fait singulière, à la fois résistante et ouverte sur le monde, cette situation impossible s'avère une source de créativité aussi mouvante qu'elle est émouvante. Il s'agit là d'une pratique identitaire devenue peut-être indispensable dans un pays multiculturel à l'ère de la mondialisation.

NOTES

- 1 Voir le site Web portant sur les langues en danger à l'adresse suivante : http://portal.unesco.org/culture/fr/ev.phpURL_ID=8270&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html.

- 2 Pierre Nepveu, *L'écologie du réel: Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Boréal, 1988.
- 3 Cette expression empruntée à Jacques Ferron—voir sa nouvelle « La vache morte du canyon » et son roman *Le ciel de Québec*—pour nous référer à l'Alberta francophone permet non seulement de reconnaître et de récuser la tendance à associer l'Ouest francophone à la seule province du Manitoba, mais aussi d'évoquer le caractère proprement hors-la-loi des pratiques littéraires franco-albertaines étudiées ici.
- 4 Tel est le cas de France Levasseur-Ouimet qui, en automne 2004, a publié à compte d'auteur *Pour rire: onze des pièces les mieux connues*, un recueil de textes théâtraux communautaires. Les cas de Réjean Beaudoin, de Claudine Potvin et de Gisèle Villeneuve, en revanche, montrent que si l'écrivain est d'origine québécoise, il lui est possible d'enviager d'être publié par une maison d'édition québécoise.
- 5 Au printemps 2005, la Franco-Manitobaine, Simone Chaput, auteure de trois romans écrits en français, a publié un premier roman écrit en anglais, *Santiago*. Est également intéressant pour le propos de cette étude, la publication par Gisèle Villeneuve du roman *Visiting Elizabeth*, écrit en anglais et en français et publié par les Éditions XYZ à Montréal. D'origine québécoise, mais établie à Calgary depuis 1978, c'est Villeneuve qui a traduit en français le roman de Marie Moser.
- 6 Cité dans Lise Gauvin, 2004, p. 284-85.
- 7 L'intérêt d'une telle perspective historique réside, entre autres, dans son éventuelle utilité pour les autres francophonies canadiennes pouvant un jour connaître le même sort.
- 8 Dans une étude présentée dans le cadre d'un colloque tenu à l'Université d'Ottawa du 4 au 6 novembre 1999 et portant sur l'altérité et le métissage dans les Francophonies d'Amérique, Estelle Dansereau traite d'écritures d'expression française de l'Ouest canadien sous l'angle du rôle « contaminant » attribué à la langue anglaise, et ce, chez Marguerite Primeau, Gabrielle Roy et Nancy Huston. La lecture que nous faisons ici de *Dans le muskeg* reprend et prolonge celle de Dansereau dont la version publiée figure parmi les références bibliographiques.
- 9 Un extrait du manuscrit a été remanié et publié sous la forme d'une nouvelle intitulée « Va-de-bon-cœur » dans la seconde édition du recueil *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant*, Saint-Boniface, Blé, 2004.
- 10 Paulette Blanchette-Dubé, née en 1963 et élevée dans le village franco-albertain de Legal, vit, enseigne et écrit actuellement à Jasper. Elle se dit franco-albertaine, mais est considérée comme une écrivaine canadienne-anglaise. Sa poésie lui a valu, entre autres, le Milton Acorn Memorial People's Poetry Award (1994) et le prix de la CBC Alberta Anthology (1998). Son premier roman dont il sera question ici a figuré sur la liste des finalistes pour le Canadian Literary Award (1999), le Alberta Writers' Guild Best Novel Award (2003) et le Starburst Award (2003) (prix accordé au meilleur ouvrage de science-fiction).
- 11 Soulignons que le glossaire qui figure à la fin de l'ouvrage, exigé par l'éditeur, indique bien le statut minoritaire de la langue française.
- 12 « The old songs, the songs that heal / are kept deep / within the place where blood comes from » (168).
- 13 Écrit ainsi, sans accent aigu dans le texte.
- 14 Non pas entièrement, toutefois, puisque l'écriture ne dit pas explicitement que les Morin sont des Franco-Métis. Le lecteur initié reconnaîtra toutefois la description de pratiques biculturelles puisées tantôt dans la francophonie canadienne « blanche » catholique, tantôt dans les croyances spirituelles et pratiques des guérisseuses autochtones. Marie-Ange

Corneille, cependant, est visiblement métisse et, par conséquent, d'un côté, le texte se réfère explicitement tantôt à des traits physiques révélateurs de ses origines, tantôt à son statut social. En témoignent les références à sa peau foncée et à la natte qu'elle porte (52), à son analphabétisme (58) et au dédain de certains Canadiens français blancs à son égard (*op. cit.*). Mais de l'autre côté, les narratrices Morin, à la différence des narrateurs de la plupart des ouvrages franco-canadiens où figurent des personnages métis, traitent et considèrent Marie-Ange Corneille et son mari, Gaston, comme des francophones à part entière. En révélant que Gaston supplémente les revenus de la ferme en allant travailler dans des camps de bûcherons, le texte indique que, à l'époque, « la plupart des hommes » faisaient ainsi (165). Par ailleurs, répondant à notre question sur sa propre ascendance, Blanchette-Dubé nous a expliqué, le 13 novembre 2002, qu'elle se considère comme « franco-albertaine, avec du métis et du canadien ». Au sujet des rapports entre les Canadiens français et les Métis d'ascendance française et de leur représentation littéraire chez des écrivains autres que Blanchette-Dubé, voir Sing, 2002, 2005.

15 Gauvin, 2000, 8-12.

BIBLIOGRAPHIE

- Blanchette-Dubé, Paulette. *Talon*. Edmonton: NeWest P, 2002.
- Blodgett, E.D. « Préface. » Marguerite Primeau. *Maurice Dufault, sous-directeur*. Saint-Boniface: Éditions des Plaines, 1983.
- . « Preface » de la traduction en anglais de *Maurice Dufault, sous-directeur*. Calgary: U of Calgary P, à paraître.
- Dansereau, Estelle. « 'Contamination' linguistique et textuelle: rencontre de l'autre et renouvellement créateur », *Francophonies d'Amérique* 10 (2000): 149-58.
- Dumas, Jacqueline. *Madeleine and the Angel*. Calgary: Fifth House, 1989.
- . *The Last Sigh*. Calgary: Fifth House, 1993.
- Ferron, Jacques. *Contes anglais, contes du pays incertain, contes inédits*. Montréal: l'arbre hmh, 1968.
- . *Le ciel de Québec*. Montréal: Éditions du Jour, 1969.
- Gauvin, Lise. *Langagement : L'écrivain et la langue au Québec*. Montréal: Boréal, 2000.
- . *La fabrique de la langue: De François Rabelais à Réjean Ducharme*. collection « Points. Essais », Paris: Seuil, 2004.
- Levasseur-Ouimet, France, *Pour rire : Onze des pièces les mieux connues*. Edmonton, Éditions « Paroles d'ici », 2004.
- Moser, Marie. *Counterpoint*. Toronto: Irwin Publishing, 1987.
- Nepveu, Pierre. *L'écologie du réel*. Montréal: Boréal, 1988.
- Paré, François. *Les littératures de l'exiguïté*. Ottawa: Le Nordir, 1992.
- . *La distance habitée*. Ottawa: Le Nordir, 2003.
- Primeau, Marguerite-A. *Dans le muskeg*. Montréal: Fides, 1960. (Deuxième édition revue, Saint-Boniface: Plaines, 2005)
- . *Maurice-Dufault, sous-directeur*. Saint-Boniface: Plaines, 1983.
- . *Sauvage Sauvageon*. Saint-Boniface: Plaines, 1984. (Deuxième édition revue, 2004.)
- . *Le totem*. Saint-Boniface: Plaines, 1988.
- . *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant et autres nouvelles*. Saint-Boniface: Blé, 1996. Deuxième édition revue et augmentée, 2004.
- Sing, Pamela V. « Risking death: the case of Marguerite-A. Primeau. » *Open Letter*. A

Canadian Journal of Writing and Theory. 10.3 (Summer 1998): 54-67.

- « Le statut d'un écrivain de l'exiguïté du Far Ouest ou Marguerite-A. Primeau et le sort de *Sauvage Sauvageon*. » Louis Bélanger (éd.). *Métamorphoses et avatars littéraires dans la francophonie canadienne*. Vanier (Ontario): Éditions L'Interligne, coll. « Amarres », 2000. 107-20.
 - « Défense et illustration du *mitchif* dans la littérature de l'Ouest canadien. » *Cahiers CEFCO* 14.1 & 2 (2002): 197-242.
 - « The Third Solitude: Francophone Writing in the Canadian West. » Lianne Moyes, Licia Canton and Domenic A. Beneventi Eds. *Adjacencies: Minority Writing in Canada*. Montréal: Guernica, 2004. 190-215.
 - « Bilinguismes, identité et mémoire: l'inscription de la langue ancestrale chez les écrivains contemporains Métis d'ascendance française de l'Ouest canadien. » *Neue Romania, Canon national et constructions identitaires: les Nouvelles Littératures francophones*. 33 (2005): 321-43.
- Tostevin, Lola Lemire. *Color of Her Speech*. Toronto: Coach House P, 1982.

